

... puis pénétrer dans les immenses locaux des anciennes imprimeries IRL, à Rennens. Grand hangar vide qui résonne de bruits lointains. Au fond, un ascenseur. On presse sur le bouton «Hackuarium» et les portes de s'ouvrir sur un improbable laboratoire où les pulls à capuche semblent avoir remplacé les blouses blanches. Des grappes de jeunes chercheurs sont penchés sur leurs instruments d'alchimistes. On reconnaît Serge Vuille, qu'on peine à croire en pleine répétition... Et pourtant: ses instruments à lui, il espère en tirer la musique d'une performance originale qui sera présentée au Bourg mercredi soir.

«Quand je suis venu visiter ce laboratoire, je me suis dit qu'il y avait là un environnement propice pour établir des connexions entre différentes compétences. Cela permet de monter des projets ambitieux avec peu de moyens», se réjouit le percussionniste vaudois. Ambitieux, son projet l'est assurément: établir des ponts entre biologie et musique, élaborer un processus capable de trans-

... avec un peu d'ingénierie: après tout, imaginer des instruments nouveaux est peut-être le meilleur moyen d'oser des sons neufs. Et l'on se dit que la musique contemporaine, souvent goûtée de ses seuls interprètes, aurait beaucoup à gagner de tels énergumènes...

Du gaz au tempo

D'autant que Serge Vuille n'en est pas à son coup d'essai. Des timbales du Conservatoire de La Chaux-de-Fonds aux batteries du Royal College of Music de Londres, il a pris le temps, appris le rythme pour s'en faire l'apologiste moderne. «La musique contemporaine m'a toujours intéressé, mais elle n'a pas bonne presse. J'ai à cœur de créer des portes d'entrée dans cet univers, de montrer qu'il est accessible sans pour autant l'édulcorer.» Ce Lausannois devenu Londonien d'adoption a donc lancé sa carrière tambour battant et se démène pour offrir du sens à la musique d'aujourd'hui: il tient les fûts du groupe de punk expérimental de l'artiste Martin Creed, mène à la baguette une série de concerts consa-

De cette impulsion primitive naîtra un tempo à s'approprier

«A Lausanne, nous allons créer une performance en utilisant tout ce matériel», note Serge Vuille, devant une table où tuyaux et câbles s'entremêlent pour relier on ne sait trop comment un ordinateur à de grands bechers. Des levures, empruntées à une microbrasserie voisine, y fermentent paisiblement. «On les nourrit tous les matins avec du sucre pour qu'elles produisent du gaz en continu. On récupère ensuite ce gaz pour le faire passer dans un petit tube en verre rempli de colorant. Dès qu'une bulle passe, un capteur envoie une impulsion à l'ordinateur», détaille le musicien. Car au final, c'est bien de musique qu'il s'agira: de cette impulsion primitive naîtra un tempo que quatre instru-

Rois de la bricole

Mais ce «domptage» précaire se fait au prix d'une débrouillardise de chaque instant, où le fer à souder devient l'instrument privilégié du percussionniste. Heureusement, Serge est aidé par son frère Alain Vuille, microtechnicien qui crache des lignes de code sur son ordinateur pour tenter d'apprivoiser l'impulsion électrique, et par un ami d'enfance, Luc Henry, biochimiste et docteur d'Oxford, désigné expert en bactéries musiciennes. Leur équipe se complète de Vanessa Lo-

... sir dans ce laboratoire communautaire - qui pour analyser le génome de la bière, qui pour tenter produire de la nourriture à partir de déjections humaines...

Ces savants devenus rois de la bricole le temps d'un après-midi ont encore imaginé d'autres «instruments»: ainsi de ces minuscules organismes unicellulaires sortis de leur éprouvette pour s'ébattre sous l'œil d'un microscope, où leurs mouvements seront guidés par des impulsions électriques avant d'être captés, analysés puis transformés en séquences musicales. En tout, sept dispositifs seront présentés sur scène, en dialogue avec des pièces contemporaines. Vibrant plaidoyer pour une musique... vivante. «Oui, j'explore, mais je veux aussi faire découvrir le répertoire existant, conclut Serge Vuille. C'est une manière de rendre cette musique accessible, en lui offrant un contexte qui ne soit pas didactique mais artistique.»

> **Concert-performance de We Spoke**, mercredi 10 février, 20 h 30, Le Bourg, Lausanne.
> www.wespoke.ch

PUBLICITÉ

CAHIER SPÉCIAL
SAMEDI 13 FÉVRIER

LA LIBERTÉ

Jean Tinguely

LITTÉRATURE

Ron Rash, les enjeux d'une disparition

ALAIN FAVARGER

L'écrivain né en Caroline en 1953 est l'une des meilleures découvertes du roman américain de ces dernières années. On aime la vigueur de ses fables sociales et historiques ancrées dans un terreau encore marqué par les traces de la guerre de Sécession, souvent évoquée au fil de ses récits. Ron Rash (PHOTO ULF ANDERSEN) nous revient cet hiver avec un texte plus ancien, son deuxième roman, *Saints at the River*, publié en 2004. La version française, traduite sous le titre *Le chant de la Tamassée*, relate un tragique accident. Ou comment une préadolescente de douze ans, Ruth Kowalsky, venue pique-niquer avec ses parents au bord de la Tamassée, une rivière faisant frontière entre la Caroline du Sud et la

Géorgie, y perdit pied et s'y noya. Le corps resté coincé près d'une chute.

Obsédé par le besoin de retrouver la dépouille de son enfant, le père veut faire installer un barrage pour détourner le cours de la rivière. Levée de boucliers des défenseurs de l'environnement. Une bataille s'ensuit impliquant l'entrée en scène du cirque médiatique.

Sur la base de ce canevas, l'auteur développe un récit bien structuré, mais pas aussi intense que ses textes ultérieurs, comme *Le monde à l'endroit* ou *Une terre d'ombre*. Une petite déception malgré un incipit superbe sur le déroulement du drame, l'âpre et cruelle beauté de la nature. |

> **Ron Rash**, *Le chant de la Tamassée*, trad. de l'anglais par Isabelle Reinhard, Ed. du Seuil, 233 pp.

